

## LA PRÉGNANCE OU L'OBSESSION DES ACTIONS ET DE L'INTRIGUE TRAGIQUE DANS LA CRÉATIVITÉ LITTÉRAIRE D'EMMANUEL DONGALA

**Jean Bruno ANTSUE**

Littératures et civilisations africaines

Université Marien Ngouabi, République du Congo

[ajeanbruno@gmail.com](mailto:ajeanbruno@gmail.com)

&

**Fabrice OLLEMBE**

Littératures et civilisations africaines

Université Marien Ngouabi, République du Congo

[fabriceollembe@gmail.com](mailto:fabriceollembe@gmail.com)

**Résumé :** La présente réflexion se propose d'analyser la prégnance ou la transmigration des scènes horribles et du dénouement funeste dans les œuvres narratives de Dongala. L'objectif d'une telle étude est de montrer que l'emprise des actions meurtrières ainsi que l'obsession de la mort tragique du héros sont des marqueurs des identités meurtrières dans les fictions dongaliennes. Nous sommes intéressés particulièrement au genre romanesque, compte tenu du rapport étroit qui existe entre le roman et la société d'une part, et de l'auteur et son œuvre d'autre part. Le romancier congolais organise son écriture narrative en mettant en relief sa vision du monde c'est-à-dire le lien entre sa vie et les actions sanglantes dans la création littéraire.

**Mots-clés :** prégnance, obsession, identités meurtrières, héros, création littéraire.

### THE SIGNIFICANCE OR OBSESSION OF ACTIONS AND TRAGIC INTRIGUE IN THE LITERARY CREATIVITY OF EMMANUEL DONGALA

**Abstract:** This reflection proposes to analyze the significance or the transmigration of the horrible scenes and the disastrous outcome in the narrative works of Dongala. The objective of such a study is to show that the influence of murderous actions as well as the obsession with the tragic death of the hero are markers of murderous identities in Dongalian fictions. We are particularly interested in the novel genre, given the close relationship that exists between the novel and society on the one hand, and the author and his work on the other. The Congolese novelist organizes his narrative writing by highlighting his vision of the world, that is to say the link between his life and the bloody actions in literary creation.

**Keywords:** significance, obsession, murderous identities, heroes, literary creation.

### Introduction

La production littéraire d'un écrivain est une ligne visuelle sur les vicissitudes socioculturelles, politico-idéologiques et historiques de sa structure spatiotemporelle. Dans le jeu littéraire, le moi créateur est vertement hanté par un certain nombre de survivances, en la circonstance, les situations dramatiques et l'intrigue tragique dans la création littéraire de Dongala qui font l'objet de notre réflexion. En effet, l'imaginaire d'un écrivain ne se détache pas des souvenirs obsédants, des réseaux d'images tragiques et des figures mythiques de sa personnalité. La question de l'obsession des actions et de la répétition de

l'intrigue diégétique est une ancienne interrogation littéraire (Aristote, 1932), (H. Taine, 1853) P. Valéry, 1930), M. Proust (1955) C. Mauron, 1962) mais nous l'avons choisie par rapport à sa densité contextuelle, structurale et cognitive dans la littérature subsaharienne de langue française en général et dans la narration de Dongala en particulier. À cet effet, ce sujet nous permettra de saisir le rapport étroit entre Dongala, les actions dramatiques et le monde réel. Quant à Emmanuel Dongala, la copie conforme des avanies sociopolitiques, des forfaitures soldatesques subsahariennes et des adresses directes aux lecteurs concrets<sup>1</sup> que nous sommes sont des attraits particuliers pour la postérité littéraire africaine. Plusieurs lecteurs avertis et critiques littéraires ont analysé la production littéraire de Dongala, notamment, l'esthétique des souvenirs (S. D. Emmanuel, 2012), l'essence et le dessein de l'écriture (Lilyan Kesteloot, 2001), la réitération narrative, (A. Chemain, 1988), Les guerres, les répressions et les conflits armés dans la littérature africaine, (Mutshipayi K.Cibalabala, 2011), la guerre et l'homicide (Y. Chemla, 2003, p.199), le multimédia (G-X. Kouadio, 2014), Simona Jisa, Sergiu Miscoiu, Modibo Diarra (dir) (2021) et l'écriture et l'idéologie (R. D. Yala Kouandzi, 2012).

Notre corpus est composé de cinq romans suivants ainsi que leurs abréviations : *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, (UFMPP), *Johnny Chien Méchant* (JCM), *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles* (LPGNAE), *Le Feu des Origines* (LFO) et *Photo de groupe au bord du fleuve* (PCBF). Pour mener à bien notre déchiffrement, nous convoquerons la psychocritique et quelques incursions narratologiques, biologiques et thématiques comme des compétences d'expertise. Notre réflexion consiste à élucider la problématique ci-après : quelles sont les survivances cauchemardesques du moi social et du moi créateur dans la narration ? Pourquoi l'emprise des actions terrifiantes dans la création littéraire de Dongala ? Quel est le rapport entre les événements horribles, l'existence auctoriale et le monde réel ? Nous allons également clarifier les hypothèses ci-après : Les romans de Dongala sont l'obsession des indices socioculturels de l'espace de l'auteur. Notre corpus décrit le carnage actorial, les assassinats endémiques ou les trépas volontaires. C'est un espace de boucherie et de décimation actantielle. Si Dongala ne dépeint pas les victimes d'un conflit armé postélectoral, il fait la peinture de la venimosité des mœurs sociales. La prégnance discursive est une métaphore du témoignage, du réalisme africain et de l'effet de réel.

## 1. L'emprise narrative des actions meurtrières

Lorsqu'on se penche sur la création littéraire et les actions mises en scènes dans la littérature subsaharienne de langue française en général et dans la narration de Dongala en particulier, les actions tragi-pathétiques sont le leitmotiv narratif. La création littéraire de Dongala se fonde sur la violence physique et les conditions sordides des Nègres. Dans cette instance, nous allons faire l'inventaire des actions mortelles, nommément, les coups d'État militaires, les crises armées postélectorales, l'ethnocide ou le nettoyage ethnique, l'homicide volontaire et le féminicide ou la transgression sexuée.

### 1.1. La réitération des coups d'État militaires ou des putschs

Le départ du Colon des colonies a pour suite logique le dilettantisme politique, la théocratie, le totalitarisme et les putschs ou les coups d'État militaires. Chez Dongala, les

<sup>1</sup>Selon la théorie de la réception d'Umberto Eco, cette expression renvoie au lecteur ou à l'horizon d'attente visé par l'écrivain pendant sa rédaction. U. Eco, *Lector in fabula*, trad. Fse, Paris, Gresset, 1985, p.71

potentats marchent allégrement sur des centaines de cadavres pour accéder à la magistrature suprême. Dans les pays diégétiques, l'alternance politique est exclusivement réservée aux armes, car les expressions, « coup d'État qui a eu lieu à Bangui pour porter un nouveau militaire au pouvoir » (E. Dongala, 1974, p.232), « depuis le coup d'État qui plaça ces gens au pouvoir, rien n'avait changé » (E. Dongala, 1974, p.290), « cette fois-ci c'était bel et bien un putsch de l'armée » (E. Dongala, 1974, p.363-365), « il aurait ordonné à ses fidèles de tirer sur les putschistes », et son « armée avait déjà perdu une douzaine d'hommes [...] Et Mayéla pleura », témoignent de cette anthropophagie politique.

Au pays de « Mayéla dia Mayéla », le putsch est la voix légitime d'accession au pouvoir. Son prédécesseur le « général Bokabar Mabouta » et son successeur le « Capitaine Marius Mouyabi » sont des véritables putschistes, car après l'indépendance du pays, les Indigènes évolués se caractérisent par l'amateurisme gouvernemental et la valetaille politique. Les militaires soumis aux ordres de la hiérarchie coloniale orchestrent des coups d'État pour perpétuer le pacte colonial. Le quinquennat de « Mayéla dia Mayéla » est marqué par la récurrence des coups d'État manqués, celui-ci est le plus sanglant : « il monta les escaliers précédé de ses gardes de corps. Le premier ouvrit la porte : une rafale de mitraillette partie du bureau... » (E. Dongala, 1974 : 361). Au pays de « Michel », les néocolonialistes incarnent également les coups d'État. Le narrateur se souvient de cette politique meurtrière : « Moins d'une dizaine d'années plus tard, lorsque les militaires qui avaient fait le dernier coup d'État contre les militaires qui avaient fait le coup d'État contre les militaires qui avaient renversé notre premier président parce qu'il était un valet de l'impérialisme » (E. Dongala, 1998 : 45-46). L'obsession narrative des coups d'État est une expression cognitive de l'auteur. Dans certains coups d'État, on raconte l'assassinat des présidents : « Dans un des vrais ou faux coups d'État qui ont émaillé l'histoire de notre pays [...] le chef de l'État de l'époque, un caporal ou un commandant fut assassiné » (E. Dongala, 1998 : 201). Le moi créateur ne cesse de se souvenir des coups d'État qu'a connus son espace après le départ du Colon :

Les trois ou quatre premiers dirigeants qui ont pris la relève des Français continuaient d'obéir à ces mêmes Français [...] C'est pourquoi des jeunes militaires les ont renversés par des nombreux coups d'État, les ont tués et ont pris leur place. Mais ces militaires-là n'étaient pas bien non plus et d'autres militaires encore ont fait d'autres coups d'État et les ont tués.

E. Dongala, 1(1998 : 15)

Les coups d'État, la trahison et le fratricide caractérisent la politique africaine subsaharienne, car « Michel » pense que « l'histoire de la politique africaine c'est l'histoire de Lumumba, livré à ses assassins Belges par Mobutu » (E. Dongala, 1998 : 278). Autrement dit, en Afrique subsaharienne, la politique est un champ de putschs à cœur joie. Dans le corpus, la période postélectorale est également névralgique, puisque plusieurs conflits armés ou crises sociopolitiques en résultent.

### **1.2. Les crises armées postélectorales**

En littérature écrite, les conflits sociopolitiques, raciaux, idéologiques et militaires ont permis d'accroître l'importance de l'écrit et de valoriser les écrivains. Ils ouvrent un espace à l'écrit sous une forme polémique directe (Y. Reuter, 2016 : 28). Dans les romans choisis, si Dongala ne raconte pas les coups d'État meurtriers, il décrit l'embrasement du

pays par les ramassis ethniques ou les jeunes incultes pendant les crises armées postélectorales. Pour mettre en scène les péripéties meurtrières, il crée des personnages odieux et des seigneurs de guerre. Le passage ci-dessous illustre bien le contexte des conflits sociopolitiques, ethniques ou armés postélectoraux :

Lorsque les combats avaient commencé, nous on savait seulement que, comme d'habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après des élections que l'un disait truquées et que l'autre disait démocratiques [...]. C'est en plein milieu de ces disputes qu'un beau matin nous avons vu débarqué dans notre quartier des jeunes gens armés qui n'avaient l'air de rigoler [...] Ils nous avaient dit qu'ils étaient du Mouvement pour la libération démocratique du peuple, le MPLDP, et qu'ils combattaient contre les partisans du Mouvement pour la libération totale du peuple, le MPLTP.

E. Dongala (2011 : 75-76)

Dans les espaces diégétiques, les partis politiques et les élections présidentielles sont la cause ultime de la tragédie actantielle. L'imitation grotesque de la démocratie occidentale, le volage de l'esprit nègre ou le changement de costume de l'ancien despote du parti unique se trouve au heurt du multipartisme. C'est ainsi que le tyran instrumentalise la sacrée tribu, les jeunes incultes et les intérêts égoïstes pour son accession au pouvoir. L'expression itérative « comme d'habitude » a une amplitude ouverte et diachronique sur la thématique de la guerre. Cette amplitude a pour point temporel la période des indépendances jusqu'à nos jours, car les élections présidentielles demeurent une période exécrée et d'anxiété. Kombila Milunda (2021 : 77-95) fixe un repère temporel sur le début des conflits en Afrique : « La décennie qui suit les indépendances en Afrique fournit à de nombreux écrivains et intellectuels africains l'occasion de s'interroger sur le devenir du continent à travers le récit et l'évocation d'événements conflictuels particuliers. » (Kombila, 2021 : 77). Sans commisération de la part des leaders ethniques, la population est au psychodrame. Dans ce passage, le romancier mésestime la violence actantielle. Il conscientise par un aparté les lecteurs concrets à l'égard des antidémocrates. Avant d'intégrer la milice ethnique, « Johnny » estime que les politiciens, « tous sorciers. [...] ils avaient vite fait de grimper sur votre dos pour atteindre le mât de cocagne qu'ils convoitaient et une fois là-haut, riches et bien gavés, ils vous pétaient dessus » (E. Dongala, 2011 : 75). Mais il a été endoctriné par un adulateur, un professeur des universités (p78). Il importe de dire que ce jugement fait de « Johnny » un personnage allégorique. Le romancier est aussi un défenseur des écoliers, il est contre l'enrôlement de ces derniers dans des ramassis armés ou soldatesques, car dans *JCM*, le précédent conflit armé postélectoral éclate pendant « la première journée du bac » (E. Dongala, 2011 : 29), c'est ainsi que « Laokolé » rentre à la maison sous une tension patibulaire. Quand le second conflit armé postélectoral se déclenche, il épeure la ville et les miliciens « avaient fait un raid sur l'école et ramené les malheureux gamins dont certains étaient en pleurs » (E. Dongala, 2011 : 76). Pour leurs intérêts pécuniaires et familiaux, les politiciens sont capables de tout sacrifier, en l'occurrence, les pauvres écoliers, les jeunes du quartier ou de la tribu en faveur de leurs enfants ou de leurs obédiences politiques. Le « Père de la Nation » a également « reconquis son poste (pouvoir) par les armes » (E. Dongala, 2012 : 195). Ainsi, la création narrative de Dongala est « le rapport entre la création et la société. Elle est la forme saisie dans son intention humaine et ainsi liée aux

grandes crises de l'histoire » (R. Barthes, 1953 : 13). Les coups d'Etat et les conflits armés postélectorales ont pour conséquences : l'ethnocide et les homicides prémédités.

### ***1.3. La purification ethnique et les homicides volontaires***

L'extermination ethnique, les artilleries lourdes et les assassinats à main armée pendant les conflits armés postélectorales en Afrique subsaharienne agrémentent vivement la Muse inspiratrice de Dongala. Si la stratégie politique en Afrique noire est l'adhésion des membres ethniques à l'idéologie meurtrière du despote, l'extermination ethnique est inévitable.

#### *- La purification ou le nettoyage ethnique*

La purification ethnique est une opération visant à exterminer une ethnie indésirable pour s'approprier leur territoire ou leur bien. En effet, dans la narration de Dongala, l'élimination ethnique est un motif réitéré. Il est alors question de l'altérité. L'altérité est question de stéréotype, de représentation, de mentalité et d'idéologie. L'altérité postule une esthétique de la différence, de l'opposition et de dysfonctionnement au sein de la société. Ainsi, l'autre valorise des spécificités ou particularités ethniques, linguistiques, raciales, sociales, politiques, etc. L'ethnie par exemple opère une division dichotomique. En effet, l'ethnicité est un repli identitaire et autarcique de soi sur soi. L'ethnie prône la supériorité, l'exclusivisme. L'autre de soi appartient à une autre ethnie, à une autre race, à un autre sexe, à une autre communauté, à une autre culture ou vision du monde. Le génocide dans la narration de Dongala est une instrumentalisation de l'ethnicité, du despotisme et de la politique meurtrière. La déshumanisation ou le rejet de l'Autre, (Todorov, 1989) expression des tensions psychosociologiques de l'homme sans espoir est un trait caractéristique de l'écriture du génocide. Tzvetan Todorov (1989 :133) écrit en effet, « les êtres humains à la fois se ressemblent et diffèrent ». Par ailleurs, Pour le recrutement des membres de son parti politique, « Boula Boula » pratique le népotisme, l'identité clanique et l'ethnicité politique (M. Cahen, 1995). Aussi souligne-t-il : « Cher beau-frère, je te nomme président de la section du PILI PILI dans la localité » (E. Dongala, 1998 : 314). A. E. Augé (A. E. Augé, 2005) définit cette pratique en termes de recrutement des élites politiques en Afrique subsaharienne. Pendant les élections démocratiques dans le pays de « Michel », l'atmosphère est toujours meurtrière entre les ethnies. Sur les bases de l'ethnocentrisme, « quand j'ai quitté la capitale, l'atmosphère était tendue. Les électeurs se sont regroupés sur des bases tribales et les deux candidats ont tellement chauffé à blanc leurs partisans » (E. Dongala, 1998 : 384) pour une extermination ethnique. Toujours au pays de « Michel », disent « Boula Boula » et le membre du bureau politique du parti unique, les cadres des partis politiques sont recrutés à base de l'ethnicité et des diplômes ci-après : « Docteur en Agitation » et docteur option « Milice populaire » (E. Dongala, 1998 : 105). La candeur narrative exprimée par la voix juvénile désapprouve les vicissitudes d'un espace livré aux dirigeants ethnique et exécrationnels.

Dans *JCM*, après les élections présidentielles, l'ethnocide voit le jour et les « Deux camps avaient mobilisé leurs militants qui avaient d'abord commencé par se lancer des insultes, puis des coups de poing, puis des cailloux, et enfin ils s'étaient mis à se tirer dessus à coups de fusil, pour terminer à boulets d'armes lourdes » (E. Dongala, 2011 :75). En effet, la force des leaders politiques réside dans la cajolerie, la jeunesse inculte et dans la sacrée ethnie. Par exemple, les simples populations s'entretuent pour la cause d'autrui. Dans le corpus, la politique est un monstre institutionnel, un espace-temps de félonie et de folie. Si

les élections présidentielles dans d'autres textes ne posent pas des problèmes de conflits armés, dans le corpus, la dérision est au rendez-vous. Le contexte, « Mayéla dia Mayéla, Mouyabi, Mabouta » (*UFMPP*), « Le Guide Bien-Aimé » (*LPGNAE*) et « Dabanga, Mayi-dogo, Dogo-mayi » (*JCM*), témoigne de cette instrumentalisation à la haine ethnique. Les marais des réfugiés subsahariens fuyant les conflits ethniques, « Laokolé » en a « déjà vues mille fois dans des reportages sur le Rwanda, l'Angola, la Sierra Léone, le Liberia, le Centrafrique et dans l'Est du Congo démocratique, ce qui donnait l'impression que l'Afrique n'était plus qu'un vaste camp de réfugiés » (E. Dongala, 2011, p.164). Chez Dongala, « Laokolé » (*JCM*), « Bary Issa » (*UFMPP*) et « Batatou » (*PGBF*) sont les allégories ou les métaphores du génocide, car dans la diégèse ils ont perdu toute la parenté. Ainsi, la purification ethnique est un thème majeur et obsédant dans la création littéraire et dans la narration de Dongala. C'est une survivance de l'expérience du moi social transplanté dans l'imaginaire créateur de l'écrivain. Pendant les conflits armés postélectorales instrumentalisés par l'ethnicité, l'homicide volontaire est à signaler.

#### *-Les homicides volontaires*

Dans l'imaginaire des bantous, on distingue la bonne mort, celle qui s'accomplit selon les normes traditionnelles. Elle peut être naturelle ou rituelle, la mauvaise mort, qui est révélatrice du courroux, des puissances religieuses, essentiellement anomique, dispensatrice d'impureté, est tout particulièrement redoutée, c'est le cas des morts subies et violentes pendant la guerre ou les assassinats (L. V. Thomas et R. Luneau, 1981 : 298). En effet, lorsqu'il s'agit des crises armées ou des conflits ethniques, la bonne mort cède la place à la mauvaise. À la différence de J-B. Tati-Loutard (J-B Tati-Loutard, 1968, 1970, 1987) qui accuse la mort naturelle ou la bonne mort, chez Dongala, l'homicide volontaire approvisionne le jeu narratif. Dans les romans choisis, l'homicide prémédité est décrit par l'entremise des fusillades ou des tueries à main armée orchestrées par les milices ethniques ou les ramassis soldatesques. Dans le fragment narratif ci-après, « Laokolé » décrit l'homicide d'un gamin confondu à un élément antagoniste :

L'élément c'était un jeune homme [...] Il portait sur la tête une petite cuvette au fond rouillé qu'il s'efforçait de maintenir en équilibre avec une main chaque fois qu'un coup de pied [...] il est tombé et a lâché sa cuvette [...] il est tombé sur le dos [...] Chien Méchant l'a regardé un instant et, tenant l'uzi d'une seule main, il a tiré [...] Achève-le petit piment [...].

E. Dongala (2011 : 42-44)

Dans la narration de Dongala, la mort résulte d'un jeu de fusil. En effet, l'imaginaire ou l'égérie de l'instance créatrice est hanté par des assassinats, des tueries et des fusillades pendant des guerres fratricides, sociopolitiques et postélectorales. Dans le fragment narratif ci-dessus, « Laokolé » raconte en temps réel l'homicide d'un gamin pendant le conflit ethnique, « Dogo-mayi » « Mayi-dogo » ou postélectoral par les milices pro-Dabanga. Le gamin a été fusillé sauvagement comme un animal venimeux. Après cet assassinat, « Johnny Chien Méchant » décrit ses scènes horribles : « Je me suis rapproché. J'ai regardé à travers les vitres qui avaient volé en éclat ; cinq cadavres : une fille, un garçon, trois adultes dont une vieille femme, tous baignant dans leur sang » (p.58). L'horreur dans *JCM* est vertement signalée dans les récits anaphoriques et itératifs ci-après : « Et à l'aube, la pluie d'acier a

commencé à tomber sur Kandahar » (p.153). « A l'aube, une pluie d'acier a commencé à tomber sur Kandahar » (p.161). « C'est donc à l'aube, au moment où je sortais des latrines, qu'une pluie de roquettes s'est mise à battre sur le quartier » (p. 170), « Le bombardement de Kandahar avait donc commencé à l'aube » (p.174). Ainsi, l'expression hyperbolique contenant dans les fragments narratifs décrits assigne un caractère génocidaire aux agresseurs ou aux seigneurs de guerre. L'évocation de la ville de « Kandahar » est une métonymie exprimant les espaces de guerres sempiternelles, car la ville de « Kandahar » connote un espace-temps de conflit armé entre les Afghans et les Américains en Afghanistan<sup>2</sup>.

Dans le récit suivant, « Adama » rapporte l'assassinat d'un homme par les miliciens vainqueurs de la crise armée : « Nous étions là, ... L'homme qui était avec nous s'est immédiatement jeté à genoux... Ils ne l'ont même pas écouté et une balle à la tête l'a fait basculer en arrière » (E. Dongala, 2012 : 343). En effet, c'était le jour final de la crise armée postélectorale, par conséquent, le président putschiste accorde une déprédation volontaire à ses ramassis ethniques : « Il fallait une raison pour piller » (E. Dongala, 2011 : 84). Dans la foulée des malversations soldatesques, « Adama » et « Batatou » assistent à un homicide délibéré, un homme fusillé par les miliciens pro-leaders politiques. Dans ce fragment narratif, l'auteur est hanté par la félonie des jeunes incultes et la cruauté des hommes politiques. Pour comprendre la prégnance de l'homicide volontaire dans la créativité littéraire de Dongala, Johnny rajoute que « j'ai l'habitude de tuer des hommes à bout portant ou de les menacer avec une arme... » (E. Dongala, 2011 : 175). Pendant les conflits postélectorales ou sociopolitiques, les hommes des ethnies ou des partis antagonistes sont systématiquement éliminés, c'est ainsi que le texte se clôt par la mort tragique du héros ou du personnage en situation.

## **2. La prégnance de l'intrigue ou du dénouement tragique**

Selon les études psychocritiques de C. Mauron (1962), le mythe personnel de l'écrivain est vérifié par les réseaux d'association ou les groupements d'images obsédantes et involontaires. Le moi intérieur de l'écrivain est également justifié par les figures mythiques et les situations dramatiques de son expérience. Chez Dongala, le nœud de la narration s'articule autour des événements funèbres. À cet effet, par une étude anthropologique ou biologique, la création littéraire de Dongala a pour mythe prégnant la disparition extrême du héros à la phase finale de la diégèse.

### ***2.1 La prégnance de l'intrigue ou du dénouement tragique***

Selon les études psychocritiques de C. Mauron (1962), le mythe personnel de l'écrivain est vérifié par les réseaux d'association ou les groupements d'images obsédantes et involontaires. Le moi intérieur de l'écrivain est également justifié par les figures mythiques et les situations dramatiques de son expérience. Chez Dongala, le nœud de la narration s'articule autour des événements funèbres. À cet effet, par une étude anthropologique ou biologique, la création littéraire de Dongala a pour mythe prégnant la disparition extrême du héros à la phase finale de la diégèse. Pour dire que dans le deuxième point de notre décryptage, nous allons analyser l'unique sous-point sur la mort tragique du héros ou d'un personnage secondaire du premier plan. Pour dire que dans le deuxième point de notre

<sup>2</sup>-Pays de l'Asie centrale, entouré de l'Iran, du Pakistan, de la Chine, du Tadjikistan, d'Ouzbékistan et du Turkménistan.

décryptage, nous allons analyser l'unique sous-point sur la mort tragique du héros ou du personnage en situation.

## 2.2. La mort tragique du héros ou du personnage en situation

Dans la création littéraire de Dongala, la mort tragique du héros ou du personnage en situation est prégnante. En effet, dans *LFO*, *UFMPP*, *LPGNAE* et *JCM*, nous avons la manifestation de l'intrigue lugubre, notamment, la fin tragique de « Johnny Chien Méchant » est la description d'une intrigue sépulcrale. Protagoniste ou personnage à greffe diégétique sous le niveau narratif de « Laokolé », « Johnny » raconte, de l'incipit à la phase transformatrice, ses actions indécentes, agressives et inhumaines, mais au desinit du roman, l'univers affronté l'écrase. « Laokolé » décrit son trépas : « La bible l'a frappé en plein visage. Il est tombé sous l'impact. [...] sa nuque a violemment percuté la pointe de l'angle droit [...] d'une table rectangulaire. [...] je me suis mis à piétiner, à écraser, à frapper avec toute la force » (E. Dongala, 2011 : 236). Dans le passage ci-dessus, la narratrice décrit la fin tragique de « Johnny ». En effet, ancré dans les cultures théandriques et messianiques kongo, l'auteur implore l'intervention de Dieu pour les victimes du colonialisme, des despotes et des tyrans autocratiques. Si le gamin innocent et anodin tué par « Johnny » s'écroule en « une position de prière à Allah » (p.44), il importe de comprendre la frappe de la Bible qui met à mort un guerrier. La mort de « Tezzo dia Mayéla » à l'explicit du roman est une littéarité d'une intrigue létale. « Matapari » raconte :

Il se tut, sa respiration devenait de plus en plus oppressée [...] Au bout d'un moment, sa respiration cessa d'être saccadée et les yeux grands ouverts [...] Il ne respirait plus. « C'est fini », dit papa qui lui ferma les yeux. D'un coup les pleurs éclatèrent. Les femmes criaient, hurlaient de douleur. Des larmes roulaient, silencieuses, sur les joues de papa.

E. Dongala, (1987 : 391-392)

Le grand-père est l'un des cerveaux penseurs de l'enfant-narrateur ou du narrateur-héros. De son vrai nom « Tezzo dia Mayéla », dans *UFMPP*, il est le père de « Mayéla dia Mayéla ». Il est au même niveau temporel que « Lukeni » (*LFO*). La mort de « Tezzo dia Mayéla » à l'explicit du roman est une détermination de la poétique auctoriale. C'est également l'imaginaire de l'intrigue déchirante du récit dongalien. À l'explicit, le texte se clôt par une prolepse ouverte mais toujours à perspective sombre. Le narrateur-héros prévoit le lecteur de cette fin tragique : « j'ai compris aussi que des années plus tard, à mon tour vieil homme en train de mourir dans un lit, un autre garçon de quinze ans, mon petit-fils peut-être, serait aussi, là, à cette même place que j'occupais » (E. Dongala, 1987 : 388). La mort de « Nganga Mandala Mankunku » (E. Dongala, 1987) à l'explicit du roman relève également d'une intrigue tragique. L'expression, « être sans début ni fin, hors du temps des horloges des hommes », ne signifie pas l'immortalité ou le caractère hors du commun du personnage, mais les tribulations viagères. *LFO* nous semble un récit dans lequel le héros est inférieur au monde, car il est écrasé par la nature et le monde affronté. Ainsi la mort de « Mankunku » à l'explicit du roman témoigne également de la perspective létale du contenu narratif. Dans le schéma quinaire de l'histoire de « Mayéla », la phase finale est une scène sépulcrale. D'abord combattant à l'incipit, ensuite explorateur à la matrice narrative et enfin supplicié aux derniers espaces textuels par ses bourreaux. Après sa mandature, « Mayéla » sera arrêté, jugé, mis en résidence surveillée, incarcéré et fusillé par un peloton d'exécution :

« je marche vers le poteau. Ils sont derrière moi, les douze, marchant au pas cadencés » (E. Dongala, 1974, p.394). Comme le personnage de T. Ndundu (T. U. Tam'si, 1980) chez T. U. Tam'si, Mayéla et son père, mort par accident, font de la littérature de Dongala un espace de dénouement lugubre. La ligne visuelle de l'auteur est définie par la mort du héros ou du personnage en situation. Chez Dongala, c'est la mort circonstancielle et volontaire qui domine le récit. En effet, la poétique de Dongala est focalisée sur les conflits sociopolitiques. Dans l'entendement auctorial, la mort ne revêt pas d'un mystère mais d'une réincarnation actantielle. Cela revient à dire que l'homme doit mourir afin d'engendrer une nouvelle vie. C'est la nature et ce que chacun de nous cherche « pendant toute sa vie : retrouver, comme au premier matin du monde, l'éclat primitif du feu des origines » (E. Dongala, 1987 : 254). Le troisième point de notre article met au jour le rapport entre les situations dramatiques marquant l'histoire africaine, l'existence de l'auteur et la création littéraire.

### **3. Le rapport entre les situations dramatiques marquant l'existence de l'auteur et la création littéraire**

Dans le champ des causes et des lois de la création littéraire, le contexte de production et les facteurs déterminants sont au nombre de trois, dit Hippolyte Taine, particulièrement la race, le milieu et le moment. La race, ce sont des dispositions innées et héréditaires que l'homme apporte avec lui à la lumière (la culture Négro-africaine, la cognition nègre...). Le milieu est la fonction du climat et de l'organisation sociale (l'Afrique subsaharienne, l'ethnologie, l'ethnicité...), le moment fait intervenir l'évolution historique : du seul fait des dates et des événements historiques (la Traite négrière, la Colonisation, les Indépendances, les Idéologies politiques, l'Ère démocratique...). L'œuvre naît de la façon dont la faculté maîtresse de l'écrivain réagit à ces trois influences. Mais il est question d'analyser le moment, en la circonstance, l'obsession des calamités historiques subsahariennes dans l'égérie littéraire de Dongala. L'écriture de Dongala se réfère au temps du « contexte de production » (D. Maingueneau, 2007 : 11). On n'écrit que le temps, certifie R. Barthes et J.P. Sartre. Il s'agit du temps de l'auteur dans son contexte, car

La connaissance des informations ou données isolées est insuffisante. Il faut situer informations et données dans leur contexte pour qu'elles prennent sens. Pour prendre sens le mot a besoin du texte qui est son propre contexte et le texte a besoin du contexte où il s'énonce.

E. Morin (2001 :36)

Dans le corpus, nous allons étudier l'infélicité coloniale, les calamités de la période postindépendance et les effets contre-producteurs de la démocratie.

#### **3.1 L'infélicité coloniale**

La colonisation est la deuxième calamité qu'a connue le monde noir après la Traite négrière et avant la démocratie. C'est « l'oppression coloniale » (K. Britwum, 1977) dans sa vive scélérateuse. Les fléaux précités ont influencé la production littéraire de plusieurs écrivains noirs, E. Dongala ne fait pas exception, car sa création littéraire est hantée par la pénétration monstrueuse des barbares occidentaux en Afrique noire. L'oniromancie ou l'augure homodiégétique du vieux « Alukeni » souligne davantage :

Hier soir, j'ai fait un rêve étrange, Mandala : j'ai vu des cadavres vivants, [...] arriver de sous la mer dans les grandes baleines. Mais voici ce qui m'a fait peur : ils se sont éparpillés sur nos terres [...] ils ont marché sur les tombeaux des ancêtres, détruit leurs coupes, pillé nos biens. [...] « Il ne faudra jamais les combattre car ils auront des armes extraordinaires [...].

E. Dongala, (1987 : 55-58)

Dans le corpus, le colonialisme apparaît en toute monstruosité. En effet, le narrateur décrit les circonstances douloureuses du Nègre à la simple vue du Blanc. Le rêve oraculaire et la mort du patriarche « Lukeni » est une métaphore de la déréliction des actants endogènes. Sur cette instance, se greffe l'hospitalité légendaire des Africaines qui les conduira plus tard à leur propre destruction : « il faudra les accueillir » (p.58). L'expression « Nous sommes des amis, nous sommes venus en paix » (p.71) est un enjôlement pour la conscience nègre. Cet extrait est une explication synoptique structurant l'essence de l'écriture, car après l'arrivée vexatoire du Colon, l'instance auctoriale décrit l'exécration et la parcellisation des sociétés africaines. À cet usage, en Afrique tropicale, « De Brazza » et « Stanley », l'un au service des conquérants Français, l'autre représente Léopold II, le Roi des Belges ont sectionné le royaume Kongo : « ce pays du kongo, qui avait les mêmes peuples parlant les mêmes langues, était devenu deux pays différents, l'un français, l'autre belge » (E. Dongala, 1974 : 250), il s'agit de la « République Démocratique du Congo » et de la « République du Congo ». Les termes « cadavres vivants, la Lune, nuée de criquets, marché sur les tombeaux des ancêtres, pillé nos biens » connotent bien ce vent orageux. Dans les mœurs ésotériques ou dans la tradition thanatologique africaine, la mort dépasse l'entendement des vivants. Cela revient à dire que tout être greffé dans le flou de la mort redoute d'une puissance des déités. « C'est la mise en thème comme conflit de relation, communication manquée... » (I. Sow, 1978 : 142) entre le Nègre profane et le monde des divinités. Par conséquent, le Nègre vivant est assujéti aux commandes des morts déifiés. Mais le Blanc apparaît davantage herculéen, puisqu'il marche allégrement sur les tombeaux des ancêtres censés être des gardiens ou des régulateurs de l'équilibre clanique ou tribal. Au regard du colonisé, la colonisation, je le répète déshumanise l'homme même le plus civilisé, que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène, [...] transforme l'homme blanc en bête » (A. Césaire, 1955 :18). Ainsi, la pénétration coloniale est un motif réitéré dans la création narrative de Dongala. L'auteur est obsédé par les malversations de cette période malheureuse. La période postindépendance est une continuité coloniale.

### ***3.2. Les calamités de la période postindépendance***

Après le départ du colon des colonies subsahariennes, les Indigènes évolués se caractérisent par l'amateurisme politique. C'est ainsi que la violence, les coups d'Etat, les assassinats des leaders politiques, les conflits ethniques et les antinomies idéologiques font de cette période une calamité extrême. À cet effet, Jacques Chevrier montre dans une production (Chevrier, 2006 : 156) que les conflits ont changé de forme : « C'est qu'aujourd'hui les conflits ont changé de visage : désormais, ce ne sont plus les militaires qui combattent d'autres militaires, mais le plus souvent des bandes armées commanditées par ceux qu'on appelle les "seigneurs de la guerre", qui se comportent en véritables prédateurs dont les premières victimes sont les civils sans distinction d'âge ni de sexe. » La scélératesse postcoloniale est une continuité de la félonie coloniale « À y regarder de près,

les désordres tribalistes sont très récents en Afrique. Ils sont consécutifs à l'instauration de l'État postcolonial qui a tout simplement reconduit un système pyramidal » (M. Mbonimpa, 1989 : 12) de l'époque coloniale. Les expressions, « le pouvoir local est d'abord cela qui se reconnaît dans le miroir du pouvoir colonial » (J. Bessière, 2001 : 186) et « le passage du statut des colonies à celui des États souverains n'entraîne pas de rupture fondamentale dans la représentation que les Africains se font des Français » (J. Chevrier, 1998 : 171), témoignent de ce cordon ombilical entre le Colon et les nouveaux Maîtres africains, particulièrement les Valets locaux. Pendant la période postindépendance la violence est décrite en termes de putschs. A cet effet, Achille Mbembe (Mbembe, 2020 : 102-103) évoque « la décomposition des États africains postcoloniaux [...] l'idée communément répandue est qu'en Afrique subsaharienne, l'État n'aura été qu'une structure imposée par la violence à des sociétés... »

Dans la narration de Dongala, plusieurs pays ont connu des putschs après le départ du Colon, « le coup d'État qui eut lieu à Bangui pour porter un nouveau militaire au pouvoir » (E. Dongala, 1974 : 232). Cependant, la volte-face du pouvoir postcolonial recourt aux emprisonnements et aux assassinats des opposants politiques. La théâtralisation d'une scène sépulcrale du « Chef de l'État » au stade ridiculisant le cadavre d'un opposant politique abattu la veille étalé dans la poussière (*LFO*, E. Dongala, 1987 : 229) est une mise en scène narrative qui exprime, par allégorie ou par circonlocution, l'absolutisme politique ou la cruauté du temps. Cette scène exprime également l'échec de la démocratisation des pays diégétiques. À l'époque postcoloniale, c'est dans un pays où règne le monarque absolu que « Mon oncle a été tué quand, avec d'autres retraités, il avait protesté devant la Caisse nationale de retraite parce qu'il n'avait pas touché de pension depuis plus de seize mois » (E. Dongala, 2012 : 175). Il importe de dire que dans le corpus, le pouvoir postcolonial est plus féroce que le pouvoir colonial. Dans les extraits narratifs examinés, toutes les couches sociales endossent les exécutions du pouvoir local. Les opposants politiques sont allégrement massacrés, les retraités, les simples citoyens et les femmes qui payent le lourd tribut par la transgression sexuée. Il est nécessaire de rappeler aux dirigeants légitimes et autocratiques que le même peuple qui vous applaudit au moment de votre élection ou de votre putsch vous donnera des huées à votre sortie triomphale ou clandestine. Si la période postcoloniale est une calamité pour les populations subsahariennes, l'ère démocratique n'en demeure pas moins.

### ***3.3 Les effets contre-producteurs de la démocratie***

La démocratie est la forme de gouvernement dans laquelle la souveraineté appartient au peuple. Mais dans le corpus, la population est la proie ou la victime des effets contre-producteurs de cette idéologie. Les conflits armés postélectorales, les crises sociopolitiques, la ploutocratie, les antinomies meurtrières et le despotisme démocratique nourrissent la création littéraire de Dongala. La plus grande incongruence de la démocratie subsaharienne relève de son caractère allochtone, « Michel » reconnaît que « Cette fameuse démocratie a été imposée aux peuples africains (francophones) par le président de la France dans un discours devant les chefs d'État africains- pauvres gens qui croient encore qu'un discours pouvait changer quelque chose » (E. Dongala, 1998 : 245). Les extraits ci-après décrivent les rémanences tragiques ou les effets collatéraux de l'absolutisme politique dans la démocratie :

Lorsque les combats avaient commencé, nous on savait seulement que, comme d'habitude, deux leaders politiques se battaient pour le pouvoir après les élections que l'un disait truquées et que l'autre disait démocratiques et transparentes. [...] Dans cette bataille, les deux camps avaient mobilisé leurs militants [...] Ils s'étaient mis à se tirer dessus à coups de fusil pour terminer à boulets d'armes lourdes.

E. Dongala (2011 :75)

La police et la gendarmerie chargèrent juste au moment où il allait prendre le micro. La panique fut totale : des bras, des jambes, des cris, des chaussures, des chapeaux volaient, des femmes et des enfants criaient au milieu des pétarades de grenades lacrymogènes. Mayéla fut saisi par deux gendarmes qui lui passèrent les menottes en dépit de ses protestations. [...] Un coup de feu partit on ne sut trop comment, suivi de plusieurs autres. Atteint au thorax, il s'écroula d'un coup.

E. Dongala (2074 :314)

La présence de ces extraits dans le corpus certifie la violence démocratique. En effet, dans le premier, il s'agit du conflit armé postélectoral qui oppose les partisans du « Mouvement Pour la Libération Démocratique du Peuple » le MPLDP et ceux du « Mouvement Pour la Libération Totale du Peuple » le MPLTP. (p.76). Dans l'imaginaire créateur de Dongala, le multipartisme a pour conséquence directe la dissolution du tissu social, filial ou nationale, parce que les partis politiques se fondent sur la mandature viagère d'un leader ethnique. C'est ainsi que les deux partis politiques cités ci-dessus appartiennent aux deux grandes ethnies du pays : les « Mayi-Dogo » et les « Dogo-Mayi ». Chaque ethnie est censée enrôler et militariser les jeunes incultes pour combattre l'autre. Dans les péripéties de l'intrigue, les « Tigres rugissants », de l'ethnie « Dogo-Mayi », les pro Dabanga, affrontent les « Mayi-Dogo » et leurs miliciens les « Tchétchènes ». Avant l'avènement de la démocratie, le vivre ensemble entre les deux ethnies fut harmonieux. « Johnny Chien Méchant » reconnaît que « Jusqu'à ce jour, jusqu'à cet instant où il venait de nous en informer, nous n'avions jamais eu aucun problème avec les Mayi-Dogos. D'ailleurs, parmi les jeunes de notre âge, on ne savait pas qui était Mayi-Dogo et qui ne l'était pas » (p.77). En tenant pour précepte diégétique les propos analeptiques et d'avant l'enrôlement de « Johnny Chien Méchant » dans la milice ethnique, la démocratie, par métonymie les partis politiques ou les élections présidentielles sont la seule cause de l'avanie sociopolitique et de la désunion nationale. Dans le second, le « Général Bokabar Mabouta » arrive au pouvoir par un putsch. Il instaure un régime totalitaire. « Mayéla dia Mayéla » ancien étudiant des universités françaises et ancien maquisard au « Zimbabwe » concourt pour la démocratisation du pays. Les tournées de « Mayéla » à l'intérieur du pays, la visite de certaines villes et la réunion dans la capitale sont aux antipodes de l'idéologie gouvernementale du magnat « Mabouta ». La police et la gendarmerie, composées des hordes ou des incultes ethniques, fidèles au président et dirigées par le parti unique, dispersent âprement la réunion. C'est ainsi que la sédition gagne les points névralgiques de la ville. Dans la confusion, le futur président « Mayéla dia Mayéla » a subi les « coups de crosse, un coup de botte dans les parties génitales et une balle au thorax ». La mobilité de cette scène pernicieuse est une hantise de l'imaginaire auctorial contre le caporalisme et la dictature politique en Afrique subsaharienne. Elle exprime par métaphore le rejet de la démocratie par les présidents tyrans, en la circonstance, les Présidents « Bokabar Mabouta, Marius

Mouyabi » (*UFMPP*), « le Père de la Nation » (*PGBF*), « le Président Bien-Aimé » (*LPGNAE*), « Le Guide Suprême » (*LFO*), « Dabanga » (*JCM*) j'en passe et j'en oublie.

### Conclusion

En définitive, notre texte est structuré en trois points : l'emprise narrative des scènes horribles, en la circonstance, les coups d'Etat militaires ou les putschs, les crises armées postélectorales et la purification ethnique. Dans le premier point, nous avons montré que la créativité littéraire de Dongala est tributaire des circonstances sociopolitiques, sordides et psycho-idéologiques de son espace-temps. Toutefois, les crises armées postélectorales, les crises sociopolitiques et la purification ethnique sont des effets contre-producteurs de l'allochtonie, de l'implication occidentale ou de l'emprunt idéologique, nommément, la démocratie. Le deuxième point est une analyse que nous avons faite et qui souligne que la fin tragique du héros ou du personnage en situation est l'image obsédante de la narration. Par métaphore ou par circonlocution, le dénouement funèbre de la diégèse est un aristarque de la nescience africaine, de la politique meurtrière, du sous-développement du continent africain et de l'eschatologie des valeurs bantoues. Et enfin le troisième point est le décryptage du rapport entre les situations lugubres, la création littéraire et l'existence auctoriale. Il s'est agi de l'infélicité coloniale, des calamités de la période postcoloniale et des malversations de la démocratie. Chez Emmanuel Dongala, écrire sur les actions tragiques est une thérapie des événements douloureux vécus antérieurement. Ils constituent en soi, une forme d'espérance et d'égérie littéraire. Il est important de retenir que dans les espaces de terreur ou de déprédation sempiternelle, écrire sur l'homicide ou l'ethnocide devient une thérapie du traumatisme et des instincts antinomiques. Notre étude met en relief le destin d'une Afrique postcoloniale mutilée et cauchemardesque. En auteur engagé, E. Dongala dénonce les conflits armés, les situations conflictuelles et envisage une Afrique solidaire, unie et guérie de ses meurtrissures.

### Références bibliographiques

- Auge, A. É. (2005) *Le Recrutement des élites politiques en Afrique Subsaharienne*, Paris, L'Harmattan.
- Barthes, R. (1953). *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- BESSIER, J. & Jean Marc M. [dir] (2001). *Littératures francophones et postcolonialisme. Fiction de l'interdépendance et du réel, Littérature postcoloniale et francophonie*, Paris, Editions Honoré Champion, pp.169-195.
- Césaire, A. (1955). *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine.
- Chevrier, J. (1998). *Les Blancs vus par les Africains*, Lausanne, Favre.
- Chevrier, J. (2006). *Littératures francophones d'Afrique noire*, Paris, Compagnie des Editions de la Lesse, Aix-en-Provence.
- Dongala, E. (1973). *Un Fusil dans la main, un poème dans la poche*, Albain Michel,
- Dongala, E. (1987). *Le Feu des origines*, Albain Michel.
- Dongala, E. (1998). *Les Petits garçons naissent aussi des étoiles*, Serpent à plumes.
- Dongala, E. (2011). *Johnny chien méchant*, Serpent à plumes, EDICF.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula*, trad. Fse, Paris, Gresset.
- Kwaben, A. B. (1977). *Regard, Mémoire, Témoignage ou l'œil du sorcier dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono*, Présence francophone 14 :37-41.
- Maingueneau, D. (2007). *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Armand Colin.

- Mbembe, A. (2020). De la postcolonie, Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine, Paris, la Découverte.
- Milunda, K. (2021). La représentation des conflits postindépendance dans la Revue Peuples noirs, peuples africains (1978-1991) », Simona Jisa et alii (dir), Raconter les politiques conflictuelles en Afrique, Paris, les Editions du Cerf, p.77-95.
- Mbonimpa, M. (1989). Idéologie de l'indépendance africaine, Paris, L'Harmattan.
- Morin, E. (2001). Les Sept savoir nécessaires à l'éducation du futur, Paris, Seuil.
- Reuter, Y. (2016). Introduction à l'analyse du roman, 4ème Edition revue et corrigée, Armand Colin.
- Sow, I. (1978). Les structures anthropologiques de la folie en Afrique noire, Paris, Payot.
- Todorov, T. (1989). Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine, Paris, Seuil, collection « Points ».
- Thomas, L. V. & Luneau, R. (1981). Les Religions d'Afrique noire. Textes et traditions sacrés, Tome I, Paris, Ed. Stock.